

L'ÉQUIPE



Sylvain Kastendeuch sous le maillot du FC Metz en 1997-1998, l'année du titre perdu au détriment du RC Lens à la différence de buts. (A. De Martignac/L'Équipe)

**Paroles d'ex - Sylvain Kastendeuch :
« J'ai favorisé la carrière de Cantona »**

Paroles d'ex - Sylvain Kastendeuch : « J'ai favorisé la carrière de Cantona »



Sylvain Kastendeuch sous le maillot du FC Metz en 1997-1998, l'année du titre perdu au détriment du RC Lens à la différence de buts. (A. De Martignac/L'Équipe)

« Quel est le joueur le plus fort avec lequel vous avez évolué ?

Le premier qui m'a vraiment impressionné c'est Carmelo Micciche. J'ai démarré avec lui au centre de formation de Metz. Une technique et une capacité d'éliminer, de virevolter assez exceptionnelles. En forme, il était inarrêtable. Avec en plus un bagage physique important, un gros coffre. Il avait un talent qui aurait dû lui permettre d'être titulaire en équipe de France. Ensuite il y a eu Lubomir Moravcik à Saint-Étienne, numéro 10, un joueur différent de nous qui faisait jouer l'équipe. Et puis, bien sûr, Robert Pires. Je l'ai connu en 1995 quand je suis revenu de Toulouse. Lui, mieux encore que Carmelo ou Lubomir, faisait la différence tous les jours, tout le temps, des petits jeux d'entraînement aux grands matches. C'est pour ça qu'il m'a plus marqué que les deux autres. Et comme eux, c'était la joie de vivre, l'enthousiasme, l'esprit super positif.



Jean-Pierre Papin a régulièrement posé des problèmes à Sylvain Kastendeuch. (B. Fablet/L'Équipe)

L'adversaire qui vous posait le plus de problèmes ?

Jean-Pierre Papin était assez insaisissable. À chaque fois qu'on jouait l'OM de JPP je m'attendais au pire. On avait beau mettre des systèmes en place, une individuelle par le stoppeur. On avait beau parfois avoir le sentiment d'avoir fait un bon match, d'avoir bien rempli notre rôle... Il marquait, marquait, marquait. Sa force : le déplacement, la qualité de frappe, le sens du but, et puis une présence physique malgré un gabarit qui n'était pas dingue.

La bagarre à laquelle vous avez participé ?

Quand j'étais capitaine de Saint-Étienne, on a joué à Nîmes (1-1, le 7 décembre 1991), on n'était pas terribles et aux abois. J'étais capitaine et en face c'était Éric Cantona. On avait fait chambre commune au bataillon de Joinville, on avait passé une année ensemble, on avait des liens. Mais sur ce match, on s'est asticotés, et Éric a disjoncté. Il a jeté le ballon sur l'arbitre qui venait de siffler une faute contre lui. Il était excédé et il s'est fait expulser. Et à la fin du match, il m'attendait dans le couloir. Il voulait me frapper, il m'a raté. En voulant l'éviter, je suis tombé. Grosse mêlée, échauffourée. L'armée était oubliée ! On pourrait presque dire que j'ai favorisé sa carrière en Angleterre parce que dans la foulée, il a décidé de ne plus jouer en France avant de partir à Leeds (Suspendu quatre matches par la commission de discipline, il traitera ses membres « d'idiots » et prendra deux mois ferme). Je me sens assez fier d'avoir contribué à ce qu'il marque le football anglais. Mais quel talent !



Eric Cantona sous le maillot de Nîmes, son dernier club en France. (B. Fablet/L'Équipe)

L'entraîneur qui vous a le plus marqué ?

Marcel Husson, que j'avais connu au centre de formation de Metz, m'a donné ma chance la première fois en pro. Il était joueur, participait tout le temps. C'était un homme entraînant, avec un discours mobilisateur et de belles valeurs. Il échauffait les gardiens, faisait les jeux avec nous, et quand on faisait les footings, il était devant. Il était inspirant et prônait un jeu offensif. Et c'est avec Joël Muller que j'ai le mieux réussi à Metz. Plus posé, plus réfléchi, dans une dimension tactique assez stricte.

La plus belle équipe dans laquelle vous avez évolué ?

Metz 1998 (vice-champion de France). On a atteint une sorte de plénitude, d'entente naturelle que je n'ai jamais connue ailleurs. C'est parti du président Carlo Molinari, de l'entraîneur Joël Muller. Ils ont commencé à bâtir en 1992 jusqu'en 1998 en rajoutant tous les ans deux trois éléments et en 98, le puzzle était en place. On a passé une année sans aucun nuage, avec très peu de blessés. On avait d'abord une assise défensive solide, avec la participation de tout le monde et dès qu'on avait le ballon, on avait la liberté de s'exprimer avec le ballon et des gars comme Robert Pires, Frédéric Meyrieu, Danny Boffin, Bruno Rodriguez qui faisaient la différence.



Carlo Molinari, emblématique président du FC Metz, et Joël Müller, non moins légendaire entraîneur des Grenats. (N. Luttau/L'Équipe)

Le dirigeant le plus marquant ?

Carlo Molinari, évidemment. Aujourd'hui encore, à 90 ans, il vit le FC Metz et le football comme si c'était ses débuts. Je suis épaté par sa fraîcheur, sa croyance en ce sport. Quand je suis revenu à Metz et que je signais tous les ans un contrat d'une saison, on se retrouvait dans un petit restaurant italien. Je n'avais pas d'agent. Y'en avait pour 5 minutes sur un coin de table. Le président me disait : "Allez, on continue un an". On se tapait dans la main et puis voilà.

Le moment où vous vous êtes senti le plus seul ?

J'arrive à Saint-Étienne en 1990. Pour mon premier derby contre Lyon, on domine, on mérite de gagner largement dans un Geoffroy-Guichard plein. Et je marque contre mon camp à la 81e. On perd 1-0... Quand j'allais ensuite avec l'UNFP dans le vestiaire lyonnais, Joël Bats me chambrait. Pendant des années, avant les derbys, il se servait de mon but pour motiver ses joueurs : "Regardez ce jour-là on avait été dominés tout le match et on avait gagné". Je leur ai servi de motivation. C'est un comble !

« Pour mon dernier match, au bout de dix minutes je prends le ballon dans la tête sur un centre de Bonnissel. Je me suis retrouvé K.-O. Et je me suis réveillé à l'hôpital

La décision d'entraîneur que vous n'avez pas comprise...

Sur le coup, c'est le choix d'Albert Cartier (son ancien partenaire devenu entraîneur), un ami, de me mettre de côté en janvier 2001. Il y a déception forcément. Je suis compétiteur. Et en même temps, pas d'aigreur. Une acceptation. Dans l'absolu, je ne peux pas lui en vouloir parce qu'à ce moment-là je n'étais plus très performant. Il ne m'a pas dit : "Tu joueras plus jusqu'à la fin". Il m'a dit : "Écoute je vais essayer de tenter quelque chose"... (il n'a pas rejoué avant la dernière journée).

L'entraîneur avec lequel ça s'est mal passé ?

J'étais en équipe de France quand Michel Platini a été nommé sélectionneur. Il m'a fait jouer deux matches et m'a sorti après un match en Irlande (0-0, le 7 février 1989). Brutalement. Sans explication. Un sentiment d'injustice... et en même temps s'il fait ce choix c'est qu'il y avait meilleur. Le choix se fait entre Basile Boli, Bernard Casoni et moi... Il tenait une charnière clé en main qui fonctionnait super bien à Marseille. C'était assez logique. D'ailleurs, ça aurait pu s'arrêter dès la première sélection contre la RDA (0-1, le 18 novembre 1987), au Parc. Et à la dernière minute, leur super attaquant Rainer Ernst me dribble, s'échappe, marque, et on perd. Et moi, gentil, je ne fais peut-être pas l'action pour le stopper... Et du coup le petit débat à propos de ma tendresse et de mon style trop propre commençait déjà à poindre. Mais Henri Michel a dépassé ça et m'a sélectionné.

Votre plus grand regret ?

Albert (Cartier) me fait rejouer pour le dernier match de Championnat contre Bordeaux et au bout de dix minutes je prends le ballon dans la tête sur un centre de Bonnissel. Je me suis retrouvé K.-O. Et je me suis réveillé à l'hôpital. Il y avait une énorme fête de prévue. Ça devait être une belle soirée... »

Sa vie d'ex

Deux mois avant son dernier match en mai 2001, élu conseiller municipal à Metz, Sylvain Kastendeuch est nommé maire adjoint, chargé de la jeunesse et des sports tout en s'impliquant d'avantage au sein de l'UNFP (l'Union nationale des footballeurs professionnels, le syndicat des joueurs) d'abord comme représentant des joueurs puis au sein du comité directeur et comme vice-président à partir de 1998. Une mission achevée en juin dernier.

publié le 30 septembre 2023 à 17h30